SOURIRE C'EST DU BOULOT !

AVEC SES BD DRÔLES ET SIMPLES, EMMA ALLÈGE LES FEMMES. APRÈS LA « CHARGE MENTALE », ELLE MET LE DOIGT SUR LE « TRAVAIL ÉMOTIONNEL » QU'ELLES FOURNISSENT POUR ADOUCIR LE QUOTIDIEN. PAR **HÉLÈNE GUINHUT**

Ne vous fiez pas à ses dessins naïfs. À chaque coup de crayon, Emma griffe le patriarcat et égratigne le vernis d'une société dont elle dénonce les injustices. Celle qui se décrit comme une « excitoyenne modèle », s'est imposée à 37 ans comme une figure du militantisme français sans crier gare. S'il y en a encore qui ignorent son nom, le concept de charge mentale, qu'elle a remis au goût du jour en publiant en mai 2017 sa BD « Fallait demander », est désormais bien connu. Son succès est toujours une surprise qu'elle ne s'explique pas. Alors qu'elle s'apprête à partir pour une tournée promotionnelle aux États-Unis et au Canada, l'auteure stresse seulement à l'idée de prendre l'avion. Dans son appartement d'Ivry-sur-Seine à l'architecture communiste, Emma est fidèle à son personnage mis en scène dans ses BD. Sympa, mais sérieuse. « C'est complexe, il faudrait que je réfléchisse. Ça ferait une BD ! » s'exclame-t-elle à plusieurs reprises avant de répondre à une question. Car, avec son « autre regard » (le titre de sa série), Emma explique avec pédagogie ce qui la turlupine ou la scandalise. « La Charge émotionnelle et autres trucs invisibles » (éd. Massot, à paraître le 20 septembre), le troisième tome de sa série, ne fait pas autre chose. Culture du viol, « travail reproductif », consentement, bavures policières, Emma ne mettra pas tout le monde d'accord, et c'est tant mieux : « Je ne veux pas que les gens pensent comme moi, mais qu'ils reprennent confiance en leur capacité à penser. »

ELLE. Après avoir popularisé la notion de charge mentale, vous évoquez le « travail émotionnel ». Parlez-nous de ce concept…
EMMA. Pour des employés, c'est être contraint de modifier ses émotions ou leur apparence pour coller à ce qu'attend le client. L'exemple le plus cité est celui de l'hôtesse de l'air. Dans la sphère professionnelle, ce travail émotionnel est demandé aux employés quel que soit leur genre et donne lieu à des avantages comme la rémunération ou l'avancement. Pour les femmes, ça va plus loin, car on attend qu'elles fournissent en permanence un travail émotionnel invisible, qui ne donne droit à aucune compensation. Dans le couple hétérosexuel, c'est le fait d'avoir des attentions psychologiques ou matérielles envers l'autre. Écouter les soucis de son compagnon quand il rentre du travail, lui acheter des vêtements sans qu'il le demande… En bref, devancer ses besoins pour créer un environnement de vie confortable. C'est essentiel, car c'est cela qui lui donne une énergie incroyable. Ce qui a été analysé par la politologue islandaise Anna G. Jónasdóttir, c'est que les hommes tendent à ne pas rendre cette énergie à leur compagne, mais à la réutiliser pour prendre leur place dans l'espace public.

ELLE. À travers l'histoire de Michelle, vous distinguez également le travail productif du travail reproductif.
EMMA. C'est aussi un concept étudié par les féministes depuis les années 1960. Le travail reproductif consiste à faire des enfants, à entretenir le foyer et les personnes qui y vivent pour leur ○ ○ ○

PHOTO CAMILLE FERRÉ. EXTRAIT DE « LA CHARGE ÉMOTIONNELLE », ÉD. MASSOT.

SES BD COUPS DE CŒUR

✔ « Les Sentiments du Prince Charles », de Liv Strömquist (éd. Rackham) : « Montre la valeur du travail émotionnel, souvent considéré comme futile. »
✔ « Commando Culotte », de Mirion Malle (éd. Ankama): « Sensibilise de façon percutante et ludique au sexisme dans les médias. »
✔ « Encaisser ! », de Marlène Benquet et Anne Simon (éd. La Découverte) : « Sur la notion de pénibilité au travail dans les métiers non qualifiés. »
✔ « Le Féminisme », d'Anne-Charlotte Husson et Thomas Mathieu (éd. Le Lombard) : « Pour comprendre l'histoire du féminisme sans s'ennuyer. »
✔ « Economix », de Dan E. Burr et Michael Goodwin (éd. Les Arènes) : « Décortique le fonctionnement du capitalisme pour les néophytes. »

○ ○ ○ permettre de se consacrer au travail productif dans l'entreprise. Les deux formes de travail sont aliénantes, à la différence que le travail productif permet d'avoir un salaire, des congés, une retraite. Si les femmes qui font un travail reproductif bénéficient du salaire de leur conjoint, une fois seules, elles se retrouvent sans rien.

ELLE. C'est le travail gratuit des femmes que vous dénoncez. Comment y remédier ?
EMMA. Je sais déjà comment on n'y remédie pas : avec des solutions individuelles. Il faut comprendre que c'est un problème de société. Faire du coaching ou aller chez le psy en couple peut débloquer certaines situations, mais ne changera pas les structures à l'origine de ces comportements. Une piste immédiate, c'est l'allongement du congé paternité et maternité. Ce congé devrait durer une année, divisée en trois parties : une avec les deux parents, une avec le père seul et une avec la mère seule. Quand les deux parents le prennent ensemble, comme c'est le cas au Québec ou en Suède, les pères en profitent pour faire du bateau avec leurs potes pendant que les femmes portent la charge mentale…

ELLE. Suite à votre BD, des coachings pour réduire cette charge mentale se sont multipliés. Ce concept s'est-il retourné contre les femmes via une nouvelle injonction ?
EMMA. J'ai reçu des livres pour alléger ou supprimer la charge mentale comme si c'était un rhume, et pas un problème de patriarcat inscrit dans notre société depuis des centaines d'années ! Un bouquin faisait des tableaux pour demander de l'aide à son mari sans le froisser. J'ai aussi reçu des propositions pour des séjours en thalasso, mais, quand on revient, la charge mentale est toujours là ! On l'a vu avec le mouvement #MeToo, dès qu'il y a une avancée féministe, cela s'accompagne d'un retour de bâton.

ELLE. Les hommes ont aussi un rôle à jouer pour atteindre l'égalité, mais lisent-ils vos BD ?
EMMA. Statistiquement, non. Certains hommes suivent ma page et sont d'une aide précieuse, mais ils sont tous déjà féministes. Globalement, si on regarde l'histoire des luttes, les gens s'engagent parce qu'ils sont directement concernés. À part pour la cause animale, c'est rare de voir des personnes se mobiliser pour d'autres. C'est humain, et d'autant plus humain dans un contexte où l'empathie est ramenée à zéro par la nécessité de gagner sa croûte… En réalité, les hommes ne voient pas l'intérêt de s'allier à la cause féministe. Je le comprends : quand tu fais le ménage, le lendemain, tu peines au boulot. Qui en aurait envie dans un contexte capitaliste ?

ELLE. Vous écrivez aussi sur la grève SNCF, l'homéopathie, les violences policières… Comment choisissez-vous vos sujets ?
EMMA. Si en lisant quelque chose, je me dis « je ne savais pas et c'est hyper important de le savoir », j'ai envie d'en parler. D'une façon ou d'une autre, ça concerne toujours des injustices sociales.

ELLE. Vous vous décrivez comme révolutionnaire, c'est-à-dire ?
EMMA. Être révolutionnaire, c'est avoir une position radicale au bon sens du terme, c'est-à-dire prendre les problèmes à la racine. La société crée une souffrance qu'on ne peut pas corriger par des réformes. Dans mon métier d'informaticienne, il arrive qu'on ait des logiciels mal conçus qui créent des bugs. Pour corriger, soit on refait du code par-dessus, mais ça peut créer de nouveaux bugs, soit on recode entièrement. Mon approche a toujours été : si ça ne marche pas, on suit le problème et on corrige la racine. ■

EXTRAITS DE « LA CHARGE ÉMOTIONNELLE », ÉD. MASSOT.